

Une nouvel imaginaire géopolitique comme eschatologie occultiste

Klaus-Gerd Giesen

Volume 29, numéro 2, 1998

L'économie du XXIe siècle de François Perroux à la mondialisation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/703887ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/703887ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Giesen, K.-G. (1998). Une nouvel imaginaire géopolitique comme eschatologie occultiste. *Études internationales*, 29(2), 473–482.
<https://doi.org/10.7202/703887ar>

LIVRES

1. Étude bibliographique

Un nouvel imaginaire géopolitique comme eschatologie occultiste*

Klaus-Gerd GIESEN**

« La guerre est divine dans ses résultats qui échappent absolument aux spéculations de la raison humaine. »

Joseph de Maistre, *Soirées de Saint-Petersbourg*.

Pendant les décennies de la guerre froide, les politologues et les essayistes avaient inlassablement dessiné l'image de la menace du duel nucléaire entre superpuissances à chaque fois qu'il s'agissait d'appréhender les potentialités conflictuelles du système international. Ce fut le mot d'ordre de la *paix atomique*, bien que la réalité politique connût environ 250 conflits violents, crises et interventions militaires entre 1945 et 1989¹. Aussi longtemps que la menace suprême – la mort nucléaire – fut acceptée par pratiquement tous comme une véritable eschatologie évoquant le sort ultime auquel l'Homme ne saurait échapper, les autres conflits, les vrais avec leurs vrais morts et qui avaient réellement lieu, se trouvaient relégués dans un imaginaire ludique : le Vietnam et l'Afghanistan, Cuba et la Corée furent autant de figurines sur un jeu d'échecs dont la logique d'ensemble – celle de la guerre froide – les dépassait nécessairement. Paradoxalement, le maniement conflictuel mais

* DELMAS, Philippe, *Le bel avenir de la guerre*, Paris, Gallimard, 1995, 281 p. ;

De LA MAISONNEUVE, Éric, *La Violence qui vient. Essai sur la guerre moderne*, Paris, Arléa, 1997, 242 p. ; GÉRÉ, François, *Demain, la Guerre. Une visite guidée*, Paris, Calmann-Lévy, 1997, 259 p.

** Professeur de science politique à l'Université de Leipzig, Allemagne.

1. Michael BRECHER, Jonathan WILKENFIELD, « International Crisis and Global Instability: The Myth of the 'Long Peace' », in Charles W. KEGLEY, Jr. (ed.), *The Long Postwar Peace*, New York, Harper Collins, 1991, pp. 86-87. Voir également Charles W. KEGLEY, Gregory RAYMOND, *A Multipolar Peace? Great Power Politics in the Twentieth Century*, New York, St. Martin's Press, 1994, pp. 23-27 ; Brian BOND, *The Pursuit of Victory. From Napoleon to Saddam Hussein*, Oxford, Oxford University Press, 1996, pp. 180-198.

néanmoins prudent de ces pièces par les deux joueurs-superpuissances était précisément la *conditio sine qua non* de la paix globale. Ainsi, chaque guerre apparaissait comme étant parfaitement rationnelle, car soumise aux lois de la bipolarité, même si les acteurs sur le terrain – par exemple en Angola ou à Timor – ne le voyaient pas forcément sous le même angle. L'importance résidait dans l'idéal de la préservation de la paix globale par le recours à des conflits géographiquement et technologiquement *limités*, ce qui était de toute évidence dans l'intérêt des deux principaux protagonistes pour asseoir la légitimité de leur pouvoir.

Comme l'un des deux joueurs a, sans crier gare, abandonné la partie, l'imaginaire géopolitique du couple conceptuel mort nucléaire/paix globale et du jeu d'échecs ne pouvait plus être sauvegardé. Peu importe d'ailleurs que ses ingrédients les plus élémentaires, à savoir la menace de la mort nucléaire et le nombre total des conflits limités, n'aient pas vraiment changé de nos jours. Car, comme pour toutes les modes culturelles, il n'entre guère en ligne de compte que les faits et leur interprétation soient vrais ou non. Aucune critique ne peut venir à bout d'une mode, ce qui n'implique ni qu'elle soit remarquable ni qu'elle soit dénuée de toute valeur. Elle est plutôt révélatrice des insatisfactions et nostalgies d'une certaine intelligentsia.

Ce qui est mis en cause par la nouvelle vogue c'est la rationalité jusqu'alors sous-jacente qui avait permis d'interpréter chaque situation particulière en fonction d'un schéma explicatif unique. Un nouvel imaginaire géopolitique est donc en train d'émerger et d'être diffusé non seulement parmi les universitaires mais aussi et surtout dans le grand public. Nous allons l'examiner attentivement à travers quelques lectures choisies.

I – La résurrection de l'Histoire ?

La fin de la bipolarité conjugue ses effets avec les traditionnelles prophéties de fin de siècle. Francis Fukuyama avait encore tenté de sauver de l'ancienne eschatologie ce qui pouvait l'être, en insérant, dans *The End of History?*, la rationalité qui avait présidé aux destinées de la guerre froide dans un mouvement dialectique aboutissant en fin de compte à « la fin de l'évolution idéologique de l'Homme et [à] l'universalisation de la démocratie libérale occidentale comme forme achevée de gouvernement² ». De la sorte, l'imaginaire bipolaire aurait au moins encore pu fournir un *sens* à l'Histoire : fin de la partie et arrêt sur images. Cependant, la thèse de Fukuyama n'a pas pu percer. Trop nombreux sont ceux qui souhaitent radicalement et définitivement rompre avec l'ancien imaginaire, et lui opposer une tout autre vision et, en définitive, un autre âge politique.

Samuel Huntington, on le sait, en fait partie. Il qualifie les récents écrits de Fukuyama de *wishful thinking*. La discontinuité, nous dit-il, est tellement radicale qu'il convient de parler non pas de « fin de l'Histoire », mais plutôt de

2. FRANCIS FUKUYAMA, « The End of History? », *The National Interest*, vol. 16, Summer 1989, p. 3.

résurrection de l'Histoire. La période de la guerre froide aurait constitué une anomalie dans la mesure où les grands mouvements historiques y auraient été *de facto* interdits. Mais il ne se serait agi en réalité que d'un gel provisoire, autrement dit d'une parenthèse, ouverte à Yalta en 1945 et fermée à Berlin en 1989. Ce chapitre serait désormais clos. Le cours normal de l'Histoire nous rattraperait en ce moment, et il ne serait pas fondé sur les différences idéologiques. Les grandes « failles entre civilisations », c'est-à-dire entre cultures, religions et traditions, reprendraient maintenant le dessus. Les peuples, écrit Huntington, « définissent leur identité en termes ethniques et religieux, ils voient vraisemblablement une relation de 'nous' à 'eux' entre eux-mêmes et les peuples d'une autre ethnicité ou d'une autre religion³ ». Nous voilà propulsés de nouveau dans le vrai maelström de l'Histoire, celui des nations, des ethnies, des tribus. Pourquoi les différences de civilisation aboutissent-elles à des guerres ? Réponse implicite : on ne le sait pas, cela relève en fait de l'indicible, mais il en a toujours été ainsi (sauf pendant la guerre froide). Ce qui serait sûr c'est que les conflits seraient dorénavant « plus fréquents, plus soutenus et plus violents⁴ », parce que l'on en reviendrait aux lois fondamentales du genre humain, et parmi elles en tout premier lieu à la loi, valable pour tous les États, de l'alternance entre périodes de paix et périodes de guerre. Il ne nous resterait plus, nous certifie le nouveau message, que la nostalgie de l'âge béatifique de la paix atomique, une époque définitivement révolue.

Dans *Le bel avenir de la guerre*, publié en 1995, Philippe Delmas nous fait découvrir cette géopolitique à l'ordre du jour. D'entrée de jeu, il plante le décor en déclarant tous azimuts que « l'Histoire n'est que celle de la guerre. [...] Le patient effort de la civilisation n'a jamais dominé la guerre et l'organisation des relations entre les puissances se ramène à l'organisation des guerres⁵ ». Nous sommes donc prévenus. La paix atomique n'aurait été qu'un éphémère épisode, un accident de l'Histoire : « Les armes nucléaires étaient l'ordre. Sans elles tout est à reconstruire⁶. » Sans elles ? Les armes atomiques ont-elles disparu ? Pas tout à fait, mais, nous dit-il, « les armes nucléaires elles-mêmes paraissent en voie de perdre toute pertinence en dehors d'une symbolique abstraite qui n'est qu'une mort très douce⁷ ». Espérons que tous les dirigeants et militaires des nombreux pays nucléarisés, y compris ceux dits du seuil, partagent ce point de vue...

La fin de l'ordre nucléaire engendrerait un processus de fragmentation et de renationalisation des politiques de sécurité : les grandes organisations politico-militaires, à l'instar de l'OTAN, auraient leur avenir derrière elles, et le système juridique international serait non seulement incapable d'un rôle politique, mais constituerait de surcroît un grave danger de déstabilisation des

3. Samuel P. HUNTINGTON, « The Clash of Civilisation ? », *Foreign Affairs*, vol. 72, n° 3, Summer 1993, p. 29.

4. *Ibid.*, p. 48.

5. Philippe DELMAS, *Le bel avenir de la guerre*, Paris, Gallimard, 1995, p. 4.

6. *Ibid.*, p. 5.

7. *Ibid.*, p. 50.

États de par « l'inflation du nombre d'États depuis dix ans⁸ », consécutive à l'application massive du principe selon lequel les peuples peuvent disposer d'eux-mêmes. Delmas franchit ici un pas supplémentaire : « En suscitant cette prolifération *cancéreuse* d'États, l'utopie juridique affaiblit irrémédiablement l'ordre qu'elle voudrait créer. Son but est une société d'États unis par les mêmes valeurs de démocratie, de droits de l'homme et de libre économie. La réalité qu'elle produit est à l'opposé. La multiplication des États ne morcelle pas seulement les territoires ou les populations, mais ces grands principes eux-mêmes. La raison est que, si le système juridique peut conférer la souveraineté à un État, il ne peut en aucun cas lui donner une légitimité⁹. » Et cette légitimité procéderait essentiellement de « l'instinct des nations » ou du « sens des nations¹⁰ », qu'il convient de rétablir pleinement.

Devant ce décalage supposé entre souveraineté formelle et légitimité véritable, la multiplication des conflits serait inéluctable : « Pourquoi, demande-t-il, la guerre qui nous fut quotidienne nous serait soudain étrangère ? Parce que 10 % de l'humanité l'ont évitée chez eux pendant deux générations ? La belle affaire¹¹ ! » Quelle serait dès lors la nature de la menace pesant sur ces 10 % ? Delmas énumère un certain nombre de critères qui ne nous sont que trop familiers. Parmi eux, le facteur démographique dans les pays du Tiers Monde¹². De par là, il tisse un lien doctrinal direct avec feu la « polémologie » à la Gaston Bouthoul qui confondait cause et effet des guerres en stipulant que, puisque la guerre a toujours pour conséquence de diminuer sensiblement le nombre d'habitants d'un pays, la cause sous-jacente – et inconsciente aux acteurs sociaux – de toute guerre serait de gérer un trop-plein de population au kilomètre carré, soit par perte directe soit par l'agrandissement du territoire de l'État vainqueur¹³.

Nous retrouvons là une version de la mythologie de l'espace vital et ses corollaires, les malthusianisme et darwinisme social. C'est l'idée de la lutte de l'espèce pour l'espace, consacrée durant les années vingt et trente de notre siècle, notamment par la géopolitique fascisante de Karl Haushofer lorsque celui-ci postulait dans *Jenseits der Großmächte* : « Car finalement tout le développement de la puissance sur la terre aboutit à un combat pour l'espace vital ; celui qui veut affirmer son être-au-monde doit se maintenir dans l'espace, persister sur le sol ; celui qui n'en est pas capable est expulsé et ne sera retenu par l'Histoire que comme un exemple d'erreur, ou, dans le meilleur des cas, il survivra dans un recoin où il servira les autres, après avoir perdu définitive-

8. *Ibid.*, p. 140.

9. *Ibid.*, pp. 142-143.

10. *Ibid.*, p. 150.

11. *Ibid.*, p. 180.

12. Pour le conflit entre le Sénégal et la Mauritanie par exemple il fournit l'explication suivante : « Il y a déjà trop d'habitants au kilomètre carré et il y en aura le double dans moins de deux générations. » *Ibid.*, p. 183 ; voir aussi pp. 107-109.

13. Voir par exemple, Gaston BOUTHOU, *La guerre*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Que sais-je »), 1953.

ment plutôt que de vaincre et de gagner¹⁴. » L'idéologie de l'espace vital (*Lebensraum*), que Haushofer, un proche ami de Rudolf Hess, semble avoir infusée à Adolf Hitler lorsqu'il rencontra ce dernier une dizaine de fois entre 1922 et 1938 – et particulièrement lorsque celui-ci fut interné en 1924 à la prison de Landsberg suite au putsch manqué de Munich et qu'il dicta alors à son secrétaire personnel Rudolf Hess le manuscrit de *Mein Kampf*¹⁵ – est restée omniprésente non seulement dans la *Zeitschrift für Geopolitik* fondée et dirigée par Haushofer jusqu'en 1945, puis réapparue dès 1951, mais aussi dans les autres géopolitiques, surtout italienne et espagnole, d'inspiration fascisante. On se référera à ce sujet avec profit à l'étude très fouillée de Dario Lopreno, Yvan Pasteur et Claude Raffestin, intitulée *Géopolitique et Histoire*¹⁶.

Philippe Delmas participe d'une certaine manière à la reviviscence, certes un peu plus modérée, de cette idéologie vitaliste, par exemple quand il affirme que « les guerres présentes [...] sont des guerres de survie plus que de pouvoir. Elles ne sont pas le fruit d'un calcul de puissance, mais l'impulsion d'une peur vitale¹⁷ ». Ou lorsqu'il proclame que « les Barbares frappent aux portes de l'empire. La chute du Mur de Berlin ne paraît avoir enterré la guerre froide que pour ressusciter les guerres chaudes¹⁸ ». Le vrai problème réside dans le fait que Delmas, loin d'être un écrivain solitaire en la matière, n'agit nullement seul, et fait même comparativement figure de modéré. Car, la nouvelle eschatologie de la guerre est encore véhiculée par bien d'autres auteurs contemporains en Europe continentale, dont notamment le général français Éric de La Maisonnette et son ouvrage, au titre aussi évocateur que celui du livre de Delmas, sur *La Violence qui vient*. Paru un an plus tard, le volume célèbre, lui aussi et dès l'introduction, « la violence [qui] se love au cœur de la nature humaine ; [...] elle accompagne les instincts, les pulsions et les réflexes ; [...] elle nourrit, par l'énergie vitale, les désirs de conquête¹⁹ ».

II – La barbarie nouvelle et le nouveau déclin de l'Occident

De La Maisonnette croit également à un « brutal retour en arrière » occasionné par la profonde « crise de civilisation » que traverserait l'Occident²⁰. C'est que, en particulier, « la pression démographique des nouveaux barbares²¹ » serait trop forte, elle conduirait nécessairement au choc des civilisations cher à Huntington. Ainsi, le général adhère, plus directement que Delmas, aux malthusianisme et darwinisme social issus de la géopolitique

14. Karl HAUSHOFER, *Jenseits der Großmächte*, Leipzig, Teubner, 1932, p. 11.

15. Cf. Pascal LOROT, *Histoire de la géopolitique*, Paris, Economica, 1995, pp. 31-35.

16. Dario LOPRENO, Yvan PASTEUR, Claude RAFFESTIN, *Géopolitique et Histoire*, Lausanne, Payot, 1995, 2^e partie (pp. 117-276).

17. Philippe DELMAS, *op. cit.*, p. 213 (nous soulignons).

18. *Ibid.*, p. 15 (nous soulignons).

19. Éric de LA MAISONNETTE, *La Violence qui vient. Essai sur la guerre moderne*, Paris, Arléa, 1997, p. 13 (nous soulignons).

20. *Ibid.*, pp. 14 et 113.

21. *Ibid.*, p. 27.

allemande et de la polémologie française de jadis. En effet, selon lui la guerre a « une fonction démographique évidente ; elle permet [...] au peuple le plus nombreux de déverser son trop-plein de population, par la conquête, sur d'autres territoires²² ». L'Occident, et surtout l'Europe occidentale, se voit encerclé de l'extérieur par les « nouveaux barbares », entre autres par le biais de « la menace de flux migratoires²³ », et menacé en son for même par l'étranger, c'est-à-dire par « les minorités [qui] représentent désormais des groupes sociaux importants, dépassant souvent certains seuils considérés comme supportables par le noyau social d'accueil. [...] On a laissé se constituer, au cœur des villes ou à leur périphérie, de véritables *quartiers étrangers*. [...] C'est bien dans ces *zones grises* que peuvent couvrir des ferments de contestation – voire de révolte²⁴... ». Sans autres commentaires..., sinon pour ajouter que, selon l'auteur, la crise du monde occidental trouve par ailleurs aussi l'une de ses origines « dans l'accroissement soudain de la place des femmes dans la société », créant ainsi « de nouvelles tensions²⁵ ».

Des guerres et des conflits partout, l'Occident cerné de toute part, tel est le nouveau message cousu de fil blanc. Devant la crise de civilisation généralisée et les inévitables et nombreuses guerres futures qui s'ensuivront, une seule issue, au demeurant pas tout à fait désintéressée pour le général qu'il est : il faudrait « réhabiliter le soldat et lui rendre sa fonction stratégique²⁶ ». Il semble bien que Delmas et de La Maisonneuve se tiennent, pour reprendre une heureuse formule de *Géopolitique et Histoire*, comme la sentinelle du *Désert des Tartares*, scrutant l'horizon à la recherche d'ennemis fantasmatiques, se sentant chargée de la mission de tenir éveillé l'esprit de défense des sociétés occidentales, endormies sous l'effet du confort, face à l'imminence d'une invasion barbare²⁷. Les relents spengleriens ne sont que trop voyants, la ficelle, du moins nous l'espérons, un peu grosse pour être prise au sérieux dans les milieux universitaires. Le danger de ce type de discours se situe plutôt dans le fait que l'idéologie de l'espace vital, reformulée en celle du « trop-plein démographique », conduit dans tous les cas à une eschatologie de la mort, soit par la médiation doctrinale d'une forme ou d'une autre de l'eugénisme, soit, comme ici, par celle du bellicisme exacerbé.

Demain, la Guerre, tel est le titre du dernier ouvrage de François Géré. Il nous brosse le tableau des prouesses technologiques militaires des guerres du futur. Géré aussi estime que « la réalité matérielle de la guerre est de retour dans l'imaginaire occidental. [...] Il faut se faire à cette idée [...] : la guerre en Europe, de nouveau, est possible²⁸ ». Dans l'introduction, l'auteur pose d'emblée la question schmittienne par excellence : « Comment pouvons-nous

22. *Ibid.*, p. 64.

23. *Ibid.*, p. 142.

24. *Ibid.*, p. 143.

25. *Ibid.*, pp. 129-130.

26. *Ibid.*, p. 238.

27. Dario LOPRENO, Yvan PASTEUR, Claude RAFFESTIN, *op. cit.*, p. 287.

28. François GÉRÉ, *Demain, la Guerre. Une visite guidée*, Paris, Calmann-Lévy, 1997, p. 203.

prétendre n'avoir plus d'ennemi? », avant de donner lui-même la réponse quelque 140 pages plus loin : « La fin de la guerre froide oblige à retrouver en toute clarté le sens de la guerre²⁹... » Comme Delmas, Géré remarque la fin de l'ordre nucléaire et l'avènement d'une conflictualité moins saisissable : « Triomphant durant la guerre froide, le nucléaire ressemble de plus en plus au dollar lorsqu'il cessa d'être *as good as gold*. Le voici dévalué, relégué au magasin des accessoires. Le voici victime de son péché originel : il n'a jamais pu être mis au service de l'action, particulièrement militaire³⁰. »

Les « géopoliticiens » français sont-ils les seuls à énoncer le mariage de la thèse de la fermeture de la parenthèse en 1989 avec l'apologie naturaliste de la rechute dans l'état de nature sur lequel ni le droit des gens ni l'effort de démocratisation, et encore moins toute dimension éthique, n'auraient prise ? Assurément non, hélas ! En Allemagne aussi, un certain nombre d'auteurs, le plus souvent affiliés à divers courants de ce qui a été convenu d'appeler pudiquement la « Droite nationaliste », se réjouit plus ou moins secrètement, à l'instar de Michael Stürmer, que « c'est de nouveau l'époque des *grandes tempêtes*³¹ », et perçoit dans la croissance démographique des pays du Sud et de probables « migrations des peuples » (*Völkerwanderungen*), bref, selon ses propres termes, dans le « cauchemar malthusianiste », une des menaces les plus importantes pesant sur l'Allemagne et l'Europe occidentale³². D'autres, comme Hans-Peter Schwarz, franchissent déjà un pas supplémentaire et renouent avec l'un des fantasmes les plus tenaces de la *Geopolitik* à la Haushofer, à savoir celui de la *Mittellage* (position médiane) entre Est et Ouest, là où la nouvelle Allemagne risque à terme, comme dans la première moitié des années 1940, « d'être broyée³³ ». Ou ils solennisent, comme le fait l'inquiétant courant extrémiste d'auteurs ethno-nationalistes (entre autres Rainer Zitelmann, Botho Strauß et Karl-Heinz Weißmann) dont les contributions les plus significatives ont été regroupées dans l'ouvrage collectif *Die selbstbewußte Nation*, le retour aux « lois classiques de l'action politique » selon lesquelles « toutes les idées politiques sont des idées géopolitiques³⁴ », allant même parfois – c'est notamment le cas de Heinz Brill, un professionnel de la chose militaire comme de La Maisonneuve – jusqu'à reprendre explicitement certains enseignements de Karl Haushofer³⁵.

29. *Ibid.*, pp. 12 et 155.

30. *Ibid.*, p. 116.

31. Michael STÜRMER, « Deutsche Interessen », in Karl KAISER, Hanns W. MAULL (dir.), *Deutschlands neue Außenpolitik*, vol. 1, München, Oldenbourg Verlag, 1995, p. 43 (les mots en italiques sont en français dans le texte).

32. *Ibid.*, p. 45.

33. Hans-Peter SCHWARZ, « Das Deutsche Dilemma », in Karl KAISER, Hanns W. MAULL (dir.), *op. cit.*, pp. 86-87. Voir aussi du même auteur, *Die Zentralmacht in Europa. Deutschlands Rückkehr auf die Weltbühne*, Berlin, Siedler, 1994, notamment pp. 70-79.

34. Karl-Heinz WEISSMANN, « Herausforderung und Entscheidung: Über den politischen Verismus für Deutschland », in Heimo SCHWICK, Ulrich SCHACHT (dir.), *Die selbstbewußte Nation*, Berlin, Ullstein, 1995, p. 319.

35. Heinz BRILL, *Geopolitik heute. Deutschlands Chance?*, Berlin, Ullstein, 1994, par exemple pp. 181-188.

III – Une science occulte

En résumé, réapparaissent actuellement au grand jour, essentiellement en Europe continentale, les déterminismes socio-biologiques, spatiaux et historiques d'une certaine géopolitique véhiculant l'idée d'une barbarie nouvelle, que l'on croyait définitivement révolue. Les publications citées à titre d'exemple, auxquelles l'on pourrait ajouter bien d'autres encore – comme certains articles publiés dans les revues *Limes*, *Géopolitique* ou *Hérodote* –, ne représentent en réalité qu'un insidieux et délibéré remake de discours géopolitiques anciens. La permanence de la logique de guerre, alliée à une dose de xénophobie plus ou moins modérée selon les auteurs, de catastrophisme et de culte du prétendu « déclin de l'Occident », reflète une vision proche du darwinisme social. Pourtant, les études géopolitiques sérieuses et rigoureuses ne manquent pas. Elles sont pour la plupart d'origine anglo-saxonne. Nous songeons ici à divers travaux critiques d'Immanuel Wallerstein, dont notamment son *Geopolitics and Geoculture*³⁶, à l'étude intitulée *The Transformation of War*, proposée par Martin Van Creveld³⁷, à l'ouvrage de Jan Nijman³⁸, aux analyses de Peter Taylor³⁹, et aussi au manuel de Paul Claval⁴⁰, pour n'en citer que quelques-uns. Plus originales et intéressantes encore se présentent les recherches géopolitiques déconstructivistes d'inspiration postmoderniste de Gearóid O Tuathail et de Klaus-John Dodds⁴¹. Tous ces auteurs ont ceci en commun qu'ils évitent les approches par trop simplistes et tiennent compte, à partir de perspectives au demeurant fort diverses, de toute la complexité de la réalité sociale.

Il est vrai que, à l'opposé, les Philippe Delmas, Éric de La Maisonnette, Samuel Huntington et autres Heinz Brill captent, et dans une certaine mesure exploitent, le vide idéologique après l'affrontement Est-Ouest et le nouveau sentiment d'insécurité en Occident qu'ils contribuent eux-mêmes à entretenir. La crise va engendrer un monde nouveau, nous disent-ils en substance. Ce sera un monde nécessairement beaucoup plus violent où le droit et l'éthique

36. Immanuel WALLERSTEIN, *Geopolitics and Geoculture. Essays on the Changing World-System*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994.

37. Martin VAN CREVELD, *The Transformation of War*, New York, The Free Press, 1991.

38. Jan NIJMAN, *The Geopolitics of Power & Conflict. Superpowers in the International System 1945-1992*, London, John Wiley, 1993.

39. Peter TAYLOR, *Political Geography. World-Economy, National-State and Locality*, London, Longman, 1985; Peter TAYLOR (ed.), *Political Geography in the Twentieth Century: a Global Analysis*, London, Bellhaven, 1993.

40. Paul CLAVAL, *Géopolitique et géostratégie. La pensée politique, l'espace et le territoire au xx^e siècle*, Paris, Nathan, 1994.

41. Voir par exemple : Klaus-John DODDS, « Geopolitics and Foreign Policy : Recent Development in Anglo-American Political Geography and International Relations », *Progress in Human Geography*, vol. 18, n° 2, 1994, pp. 186-208; Gearóid O THUATHAIL, Timothy W. LUKE, « Present at the (Dis)integration: Deterritorialization and Reterritorialization in the New Wor(l)d Order », *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 84, n° 3, 1994, pp. 381-398; Gearóid O THUATHAIL, « The Critical Reading/Writing of Geopolitics: Re-reading/writing Wittfogel, Bowman and Lacoste », *Progress in Human Geography*, vol. 18, n° 3, 1994, pp. 313-332.

n'auront plus cours. L'Histoire serait de nouveau devenue tragique et aurait perdu de son sens. Seule la mobilisation des forces vitales de la Nation permettrait de survivre dans la nouvelle jungle internationale, dans le nouvel état de nature, qui, grâce à l'évolution technologique, sera encore plus brutal que ce que nous avons précédemment vécu en Europe. Les dangers nous guetteraient de partout. Et les intellectuels, surtout les universitaires, n'y verraient pour l'instant que du feu, n'y comprendraient rien, dans leur immense majorité. Face à la crise, il y aurait, écrit de La Maisonneuve, une « démission de la pensée. Un siècle de *perversion idéologique* a rendu suspects les intellectuels, d'autant qu'ils se sont beaucoup trompés⁴² ». En effet, à l'en croire, les intellectuels « ont [suite à leur commune adhésion au communisme] contribué par leur aveuglement à polluer les esprits de plusieurs générations, car ils ont investi l'Université et monopolisé l'enseignement⁴³ ».

L'anti-intellectualisme et l'antiacadémisme professés par le général se retrouvent d'ailleurs dans le style de son livre, tout comme dans ceux de Philippe Delmas, de François Géré ou de Heinz Brill : ils font partie de la proliférante culture des « essais », comportant une écriture rapide, des formules à l'emporte-pièce sensées faire mouche, très peu de références bibliographiques, des raccourcis hasardeux, et des tours de passe-passe conceptuels. Le général de La Maisonneuve, qui fut directeur de la Fondation pour les études de Défense à Paris, et le conseiller référendaire à la Cour des comptes et ancien chargé de mission auprès du ministre des Affaires étrangères jusqu'en 1993, Philippe Delmas, se méfie visiblement des universitaires. Hommes d'action plutôt que de réflexion ou conseillers du prince – ce dernier qualificatif s'appliquant aussi à François Géré en tant que directeur scientifique de la Fondation pour les études de Défense et chercheur au CREST de l'École polytechnique, ainsi qu'à Heinz Brill –, nos auteurs ciblent d'emblée le grand public non académique et les médias auprès desquels ils cherchent à faire accréditer leur imaginaire géopolitique eschatologique. Ils souhaitent donc moins expliquer que convaincre. On ne sait pas très bien en quoi pourrait consister leur apport à une compréhension scientifique du phénomène guerre. Celle-ci n'est d'ailleurs pas forcément ambitionnée. Comme le regrette Philippe Delmas dans la même veine antiacadémique : « Nous avons du mal à nous défaire d'un rationalisme qui nous fait croire que les guerres doivent avoir de bonnes raisons⁴⁴. » Mais si les guerres ne peuvent pas être expliquées par la rigueur rationnelle et académique, si elles trouvent leur origine dans quelque chose de mystérieux – par exemple dans les « forces vitales » d'une nation en quête d'un « espace vital » –, si seul l'*initié*, qui a connu les mystères et qui est donc *celui qui sait*, parvient à révéler le *vrai sens* de l'Histoire (ou son absence), nous nous trouvons en réalité face à un véritable occultisme, qu'Edward Tiryakian définit ainsi : « Par 'occulte' j'entends des pratiques, des techniques ou des procédés intentionnels, a) qui puisent à des forces cachées ou secrètes de la nature ou du cosmos,

42. Éric de LA MAISONNEUVE, *op. cit.*, p. 187 (nous soulignons).

43. *Ibid.*, p. 96.

44. Philippe DELMAS, *op. cit.*, p. 190.

forces que les instruments de la science moderne ne peuvent ni mesurer ni identifier ; et b) qui ont pour conséquences des résultats empiriques, désirés ou provoqués, tels que l'acquisition soit d'un savoir touchant le cours commun des choses, soit d'un pouvoir les modifiant dans un sens qu'elles n'auraient pas eu autrement. [...] Nous pouvons dire qu'ils constituent un art ou une science occulte⁴⁵. »

L'incontestable succès d'une eschatologie occultiste foncièrement cohérente avec elle-même et initiant des rites médiatiques raffinés (les analyses-spectacles) est certainement aussi révélateur de l'état de nos sociétés que l'objet de son discours. Car, abstraction faite de sa non-pertinence scientifique, elle aura pour conséquence principale que les populations se résigneront à voir dans la guerre le sort ultime de l'Homme et donc un spectacle nécessaire.

45. Edward A. TIRYAKIAN, « Toward the Sociology of Esoteric Culture », *American Journal of Sociology*, vol. 78, November 1972, pp. 498-499. Voir aussi l'excellent ouvrage de Mircea ELIADE, *Occultisme, sorcellerie et modes culturelles*, Paris, Gallimard, 1978.